Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 37

Artikel: Porquie la tanta Julie s'è pas zu mariaie
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224106

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 70me Année N° 3. Samedi 12 septembre 1931

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

PEDZENI ET SA BALLA-MÈRE

L'AVAI ètâ grand teimps la balla-mére de Pédzení, la vîlhie Caton, et stisse l'a pardieu bien plliorâïe quand l'a botsî de dèvesâ, à houit hâore et demi on certain delon né. Pu pas vo racontà l'einterrâ, n'è pas prâo guié, vo derî pî que cein que l'a lo mé tracassî Pédzení l'è de châidre onna pierra po betâ su la foûssa.

Faut que vo diésso que la vîlhie Caton l'avâi testâ et que lâi avâi met onna pancarta que sè desâi dinse :

« Ie baillo tot cein que i'é — houitante-cinq franc — à mon biau-fe Pédzení, medâi que mè bete su mon cemetîro onna galéza pierra ein mâbro, avoué on galé couplliet. »

Adan, l'è bin su que se Pédzení voliâve hèretâ, faillâi corre aprî onna pierra et sè crosâ la tîta po on couplliet. Seulameint, lâi avâi oquie que lâi tenaillîve la cervalla, l'è que l'hîretâdzo l'ètâi de houitante-cinq franc et faillâi pas que la pierra cotâi mé.

L'è dan zu à Lozena et l'a tenu ti lè martchand de clliâo pierre ein mâbro po coudhî trovâ oquie pas trâo tchè. L'affére n'a, pardieu, pas ètâ tota soletta ! Quand lâi avâi dâi pierre que l'arant fé plliési à la balla-mére, cotâvant gros. Lè bon martsî, on pouâve pas lâi intercalâ on couplliet. Quemet fére, assebin ?

A fooce corre et tsertsî, lo martchand lâi fâ dinse po onna riza :

— Lâi arâi bin clliâ vîlhie pierra que l'a dza servi. Porrî vo la laissî quasu po rein. Lâi a dza onna granta pancarta. Foudrâi tot parâi tsandzî lo nom, po la bouna façon.

L'è su que lo nom allâve pas po la *Caton*. La pierra l'avâi ètâ féta po onn' Allemande que s'appelâve *Frida Kartoffel*, que cein resseimbliâve dan pas tant à Caton, onna boûna Dzoratâire de pè la Mollie Gourgnon que n'avâi pî jamé zon zu recordâ lo tutche. Ao bas, lâi avâi on couplliet que sè desâi dinse :

Un ange de plus dans le ciel,
Une Allemande de moins sur la terre.

L'ètâi dan cllia pierra que porrâi avâi bin bon martsî. Pédzení l'a vîto zu peinsâ dein sa tîta cein que faliâi fére et dit âo martchand :

— La prégno dinse. Lâi a rein à lâi tsandzî. Lâodrâi bin po la Caton. Ne fâ rein que sâi clliaque de quaucon d'autra. Ma balla-mére n'ein vâo rein savâi. *Ne savâi pas liâire !*

Marc à Louis.

PORQUIE LA TANTA JULIE S'È PAS ZU MARIAIE

EH bin ! vo voliâi savâi porquie mè su pas maryaïe ? A-te que : I'é on caïon, on papaguié *(perroquet)*, on tsin et on tsat. Lo caïon ronne dzor et né, lo papaguié sacremeinta sein botsî, lo tsin m'annece tot lo teimps et lo tsat trâinne dèfro tota la né. L'è quemet se i'avé on hommo !

Marc à Louis.

MARC-HENRI EN VOYAGE

CHENONCEAUX.

L'AUTOMOBILE de Marc-Henri roule maintenant dans des campagnes fertiles. A mesure que nous nous éloignons de la Loire, les prairies, qui ne sont à personne et les bouquets d'aulnes verts, de trembles et de peupliers qui se penchent sur le fleuve, font place à des luzernières, à des champs d'avoine et de betteraves. Des villages, qui semblent sortir de la verdure, apparaissent brusquement à un détour du chemin et puis, de nouveau, c'est la grande campagne qui s'étend à perte de vue.

Cependant, une colline monte à l'horizon, une petite colline en pleine lumière, ayant à son sommet un bouquet d'arbres. De chaque côté de la route, il y a des tapis de verdure ombragés par des chênes centenaires. A l'endroit même où la descente commence, Marc-Henri bloque ses freins et nous déclare :

— Il est midi juste ; on s'en va pique-niquer ici et faire ensuite la reposée.

Puis, d'un geste de la main, montrant à nos pieds toute la vallée du Cher, il ajoute :

— Ça ne manque pas de vue !

C'est toujours le même paysage : des forêts, de longues prairies coupées çà et là par un rideau d'arbres, des villages aux maisons basses nichés dans la verdure et la rivière, lente et paresseuse, qui coule entre deux rives bordées de roseaux et de joncs.

François du Crétet ne s'intéresse guère au panorama. Ayant ouvert le grand coffre placé à l'arrière de la voiture, il en tire des provisions de toutes sortes des œufs durs, un saucisson, de la moutarde, un quartier de jambon et du fromage de Brie acheté à Paris. Tandis qu'il étend la nappe blanche sur l'herbe, Jules au Sapeur — lequel a entendu un vague bruit de cascade — s'en va vers l'eau pure avec une brassée de bouteilles.

— Il faut bien les mettre rafraîchir, nous dit-il. Pensez-voir, du vin pareil, ça ne se boit pas comme du « penatzet ».

En effet, si j'en juge par l'étiquette, ce doit être quelque chose de fameux : Beaune, Nuits, St-Emilion, Château-Neuf du Pape.

Inquiet, François fait à haute voix ses réflexions :

— Quatre bouteilles pour quatre, c'est beaucoup... du moins pour celui qui est au volant !

A quoi Marc-Henri réplique :

— T'en fais pas pour moi. On est un peu là, que diable, et on en a vu d'autres. Si je vous disais, qu'une fois, en revenant du Grand Conseil...

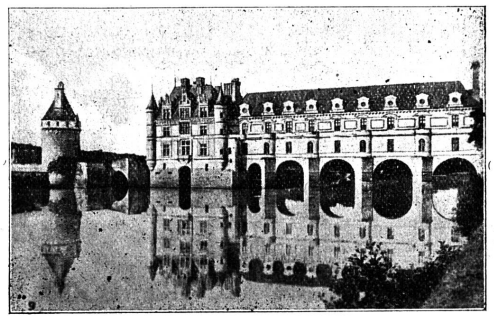
Puis, préférant, sans doute, ne pas achever cette histoire, il ajoute :

— D'ailleurs, on fera une bonne reposée !

Le repas fut copieux. Une heure après, il ne restait plus que des miettes et quelques torchons de papier qui furent brûlés sur place. Après quoi chacun, rabattant son chapeau sur le nez, s'en fut dormir à l'ombre d'un grand chêne, sous le ciel de la douce France.

Le premier qui se réveilla fut Marc-Henri.

— Tonnerre de tonnerre, s'écria-t-il, ce que les mouches sont méchantes dans ce pays. Ma parole, je crois bien qu'elles nous prennent pour des Allemands !



Cette exclamation énergique mit tout le monde sur pied. Seul, François fit mine de ne rien entendre. Mais quand il perçut le bruit du moteur, il eut tellement peur de voir la « Chevrolet » filer sans lui qu'il se leva d'un bond et ne se frotta les yeux qu'une fois installé dans la voiture.

Maintenant, nous cheminons dans la vallée du Cher en suivant les indications de la carte Michelin.

Un village apparaît soudain et, à l'entrée, un écriteau porte ces mots : « Château de Chenonceaux ». Un coup de volant et nous prenons, à droite, une belle avenue aboutissant à une large place toute en jardins et en pelouses.

Laissant un peu à l'écart notre voiture, nous nous approchons du château, connu pour sa charmante architecture de la Renaissance et pour l'originalité de sa situation. Il a été construit, au temps de François Ier, sur un pont jeté en travers du Cher. Il fut embelli par Catherine de Médicis, épouse d'Henri II qui rêva d'y finir ses jours. Mais c'est la favorite de ce dernier, Diane de Poitiers, qui en acheva la construction.

Accompagnés de quelques touristes anglais et américains, nous traversons une terrasse rectangulaire et passons le pont-levis qui conduit à l'intérieur. De toutes parts, l'eau nous entoure et aussi loin que le regard s'étend, la rivière fait partout miroiter, au soleil, ses flots d'émeraude.

Chenonceaux — contrairement à la plupart des châteaux de la Loire — est richement meublé. Ce n'est pas un musée, mais la propriété particulière de M. Menier, le célèbre fabricant de chocolat, lequel emploie une partie de sa fortune à entretenir cette merveille architecturale qui lui sert de résidence à l'époque de la chasse.

Lorsque nous pénétrons dans le cabinet particulier du roi, François du Crétet marche sur la pointe des pieds, comme si le bruit de ses pas allait réveiller quelque auguste personnage. Nous faisons cercle devant des meubles de choix et, le nez levé, nous nous arrêtons devant des tableaux de grand prix. L'un d'eux, surtout, représentant Jean-Baptiste et Jésus enfants vaut, paraît-il, plusieurs millions.

Poussant du coude son ami François, Marc-Henri lui glissa à l'oreille :

— Prends-le sous le bras, rien qu'avec cette « croûte » tu pourrais acheter au moins sept ou huit beaux domaines dans le canton de Vaud. Je crois même que tu pourrais acheter tout le village de Vuitebœuf avec ses alentours !

A quoi François répond :

— Oui, oui, tu dis ça parce que tu sais qu'on est honnête !